

DANIEL ALI

Instituteurs révoltés dans l'Algérie coloniale

Narration :

En 1956, Daniel Vérin, jeune instituteur français né en Algérie, prend fait et cause pour la Révolution algérienne et s'engage dans le FLN, puis dans l'armée de Libération Nationale. Il est alors considéré comme un insoumis par l'état français qui le recherche activement.

A la fin de la guerre d'indépendance, Daniel, devenu Ali, est un citoyen algérien. Les autorités du pays l'envoient aux Etats Unis pour parfaire sa formation. Trois ans plus tard, il se voit refuser son retour en Algérie. Devenu apatride, il finit par obtenir la nationalité américaine. Comment en est-il arrivé là ? Pourquoi sa vie a-t-elle basculé ? Comment Daniel est-il devenu Ali, le moudjahid ?

Aujourd'hui, les révolutions du printemps arabe viennent lui rappeler les combats de sa jeunesse.

Daniel :

What you have to understand is that the arab spring started with the jasmin revolution and went to Egypt and started the revolution there, from young people like you and younger. And those young people are starving because there were always police actions, oppression and they don't be able to say anything because if you say something you were jailed like my friends at the beginning of the Algerian revolution. I was feeling Algerian and so when the Algerian revolution came, I was participating in the Algerian activities to get their own record nation as human beings.

Tu dois bien comprendre que le printemps arabe a commencé en Tunisie avec la révolution du jasmin. Et puis s'est propagé vers l'Egypte, y a eu une révolution grâce à des jeunes, des jeunes comme toi, même plus jeunes. Là bas les jeunes ils en crèvent ! Il y a toujours eu la répression policière, impossible de dire quoi que ce soit car si tu parlais tu étais emprisonné, comme mes amis au début de la révolution algérienne. Je me sentais algérien et donc quand la révolution est arrivée, j'ai participé aux combats des algériens. Pour que leurs droits en tant qu'êtres humains soient reconnus.

Son Fils :

L'humanité totale quoi.

Daniel :

Exactement, l'humanité totale.

Générique début

Narration :

Un peu avant que l'Algérie ne célèbre en 2012 le cinquantième anniversaire de son indépendance, Daniel revient sur sa terre, son pays, sa patrie.

Reconnu moudjahid en 2001, il attendra 2004 pour retrouver sa nationalité algérienne.

Né du côté de l'opresseur, Daniel a choisi le côté de l'oppressé. C'est un point de vue que l'histoire officielle délaisse, car il est plus facile de raconter un combat à la lumière d'oppositions radicales.

Cependant, au delà des clivages de toutes sortes, il y a des lieux dans cette Algérie coloniale, des lieux comme l'école, où un autre avenir se dessine.

En 1956, Daniel est un jeune enseignant passionné. A l'école normale d'instituteurs d'Alger, il se forge la conviction que l'engagement contre l'oppression est la seule alternative. Ses amis sont des élèves qu'on dit « indigènes » avec qui il partage de longues discussions animées.

Son voyage commence dans les montagnes de l'Ouarsenis, à Bordj Bou Naama, autrefois nommé Molière, là où il a pris son poste d'instituteur.

El Hadj, un villageois à qui il a raconté son histoire, guide main dans la main le vieil homme dans la cour de son école.

Daniel :

C'est ça... et moi ma classe était là bas...

Ici c'était l'école des garçons, avec ma classe juste en face, et en haut c'était l'école des filles. Ça me fait un sentiment de bonheur de voir que ça existe toujours. Que l'école continue à exister et qu'ils travaillent pour leur propre avenir. Les volets rouges c'était mon appartement, les volets verts c'était l'appartement

de Benali, ce qui veut dire que de la fenêtre, je pouvais voir vers le sud est, comme ça. Alors c'est là que je voyais... ça passait toujours... mais je voyais les combats qu'il y avait, les bombardements au napalm. C'est à dire qu'on voyait l'avion qui venait, qui jetait les bombes au napalm, qui étaient interdites, mais ils le faisaient quand même.

Narration :

Il était en poste au nom des valeurs de liberté, d'égalité et de fraternité de l'école de la République, mais aujourd'hui ce sont les images implacables d'une guerre qui ne disait pas son nom qui ressurgissent.

Daniel :

L'image qui me vient tout de suite c'est les massacres, enfin le tombereau d'hommes assassinés emportés par l'armée française, c'est ça dont je me souviens.

Narration :

C'est le temps des choix. Appelé sous les drapeaux, il refuse d'être un soldat de l'armée française et se rallie à la lutte d'indépendance de l'Algérie en s'engageant dans le FLN.

Daniel :

Quand j'ai vu ça, j'ai dit « on ne peut pas être neutre ». On est soit avec eux ou bien contre eux.

Narration :

Daniel, rebaptisé Ali, va déjouer la surveillance des autorités militaires. Il devient agent de liaison pour le FLN. Mais fin 56, l'armée française intensifie la répression sur tout le territoire algérien. Le réseau FLN d'Orléansville est démantelé, Daniel est soupçonné, il est en danger... En 1957, il doit fuir, quitter sa famille pour rejoindre les forces combattantes au Maroc.

Hélène Vérin, sœur de Daniel :

Il est arrivé avec un important... des appareils qu'il avait à lui auxquels il tenait et son violon aussi je crois, mais c'est à ce moment là qu'il m'a dit qu'il me donnait des bouquins, les bouquins qu'il me donnait c'étaient Les Essais de Montaigne et Les Nourritures Terrestres de André Gide, et Les Essais de Montaigne qui sont restés sur ma table de nuit après tout le temps, et puis au bout de quelques jours, bon il devait prendre le train pour partir vers Alger et je l'ai accompagné à la gare. Et je l'ai accompagné à la gare et c'était très très étrange parce qu'on s'était rien dit mais je savais qu'il n'allait pas revenir. Je me rappelle on était tous les deux très émus et quand le train... quand je l'ai quitté et que le train est parti, je pleurais, je pleurais comme une madeleine.

Narration :

En avril 1957, dans le train qui l'emmène d'Oran jusqu'à Alger, Daniel ne sait pas encore que c'est sa vie entière qu'il quitte, son métier d'instituteur, ainsi que toute sa famille qu'il ne reverra que plusieurs dizaines d'années plus tard. Son engagement pour l'Algérie algérienne, il va le payer au prix fort.

Cinquante ans plus tard, un autre train le ramène vers sa famille, dans la campagne française. La France, ce pays dont il a épousé les valeurs de liberté, d'égalité et de fraternité, ce pays qui l'a aussi condamné parce qu'il avait partagé la lutte du peuple algérien. Après une aussi longue séparation, il retrouve ses proches.

Hélène Vérin :

De toute façon, je me rappelle, Daniel c'était mon héros.

Daniel :

Moi j'essayais toujours d'être gentil, d'être aimable. J'essayais !

Femme :

De temps en temps tu avais besoin de te défouler.

Hélène Vérin :

De toute façon, il avait 7 ans de plus que moi, alors il fallait qu'il supporte la petite sœur...

Narration :

C'est sur cette terre de Gascogne, que sa mère s'est installée avec quelques affaires après son départ précipité d'Algérie. Les paysages lui rappelaient les collines des monts du Dahra. La mère de Daniel avait des convictions égalitaires très ancrées. Révoltée par l'injustice, elle inculque à ses enfants l'amour de l'Algérie. Elle leur demande de vouvoyer les « indigènes ». Pas question d'utiliser le parler habituel des européens, fait de tutoiements et de sobriquets péjoratifs. C'est grâce à elle que depuis tout petit, Daniel se sent algérien. Son grand père maternel, venu de France pour faire la guerre de pacification, lui avait raconté les exactions, sa culpabilité et les souvenirs atroces qui le hantaient jour après jour.

Malika Rahal, historienne, chercheuse au CNRS :

Alors l'arrivée française en Algérie, c'est 1830 avec le débarquement de Sidi-Ferruch et c'est le début pour la France d'une longue période de conquête, qui dure pendant plusieurs décennies, qui ne s'apaise, qui ne se calme qu'avec la défaite d'Abdelkader, de l'Emir Abdelkader au milieu du siècle, et par la suite il y a encore un certain nombre de grosses insurrections de la population dite « indigène » notamment l'insurrection de 1871, qui conduit à envoyer sans cesse d'avantages de soldats français pour réprimer ces insurrections, pour mener ce qu'on appelait déjà des opérations de pacification, des campagnes de pacification, et en même temps que c'est une opération de conquête militaire, c'est aussi un moment de colonisation c'est à dire que très rapidement, on a des gens venus de France qui s'installent en Algérie, qui créent des villages, et également un certain nombre d'italiens, de maltais, d'espagnols, de gens des baléares qui viennent et s'installent en Algérie, on pense environ 200 000 européens en Algérie en 1865, au moment où une loi fait de tous ces européens des gens de nationalité française. Ils créent des villages avec des noms qui sont assez en déconnexion de ce qu'on imagine de l'Algérie, Incarnam parce que c'est la guerre de Crimée à ce moment là, St Jean de Petitbon, Molière, qui sont ces villages de colonisation, et de l'autre côté on a la population dite « indigène », qui devient également de nationalité française mais qui ne bénéficie pas des mêmes droits en terme de citoyenneté et qui est constamment assujettie à ce qu'on appelle le code de l'indigénat, qui est un régime de traitement inégalitaire par rapport à la population considérée comme citoyenne française de plein droit.

Narration :

Le jeune Daniel ne ressent pas la différence. Attiré par la culture algérienne, dans les rues de Siddi-Bel-Abbes, il se mêle à la population.

Daniel :

Je pouvais me balader et voir les choses autour de moi et c'est donc là que j'ai commencé à découvrir beaucoup de choses à Siddi-Bel-Abbes. Au cours de mes balades, j'allais dans des coins, ça s'appelait le village nègre, et donc moi comme gosse, je me souviens de la musique gnaoua, des musiciens noirs, musulmans, qui venaient du sud et qui jouent du tam tam et de la raïta, il y a des conteurs qui racontent des histoires, des histoires épiques de chevaliers de temps des prophètes. Et moi j'avais la chance de bénéficier de cette richesse. Sans le savoir, je m'imprégnais des différents aspects de la culture algérienne.

Narration :

La maison familiale d'Oran est un repère dans l'enfance de Daniel. Après la seconde guerre mondiale, des gens de passage, pacifistes, militants humanistes et citoyens du monde s'y donnent rendez-vous.

Daniel entend parler de politique, de philosophie. Albert Camus, qui habite Oran, passe quelque fois à la maison. Plongé dans cette atmosphère, Daniel aiguisé sa réflexion sur la France coloniale. Une idée s'impose : la nécessité d'une égalité totale entre les populations européennes et algériennes.

Daniel :

J'avais été, comme gosse et ensuite comme jeune adolescent puis adolescent, j'ai été influencé par mon oncle Jacques qui était très impliqué dans des activités de formation de jeunes, d'éducation populaire, de théâtre, d'activités sportives, et mon oncle m'invitait à participer aux activités pour la formation des jeunes. Et dans ce cas là, c'étaient des jeunes algériens.

Narration :

Près d'Oran, entraîné par son oncle, il fréquente les auberges de jeunesse où il rencontre des dizaines de jeunes de son âge et de toutes origines.

A travers les jeux, la plage, le foot, le théâtre, ils découvrent le plaisir de vivre ensemble.

Daniel :

Quand j'étais gosse, ma grand-mère a fait construire cette auberge de jeunesse à Krystel. Il y avait toujours beaucoup de jeunes et parmi ces jeunes là il y avait Beber, c'est un des jeunes. Et Beber plus tard, quand j'étais plus grand, je me suis rendu compte que Beber c'était Albert Camus. Camus était l'ami direct de Jacques, de mon oncle Jacques, et je le voyais parfois, on s'amusait, on allait nager ou des choses comme ça. Et c'est par la suite que, surtout lorsque j'ai commencé à lire ses écrits, que j'ai compris qui il était. C'était un facteur fort dans ma formation. Donc moi je lisais ça avec un grand intérêt parce que j'essayais de comprendre les contradictions qui existaient entre la société française du temps et la société algérienne qui étaient toutes deux égales au point de vue humain mais qui n'avaient pas les droits similaires.

Narration :

Oran, la ville de son adolescence. Peu à peu, les souvenirs reviennent. Il arpente avec Baghdad, un jeune oranais d'une vingtaine d'années, la rue d'Arzew. Il retrouve la porte de l'immeuble où habitait Albert Camus.

Daniel :

Notre famille était... notre famille avait un respect de par ma mère, un respect très profond pour l'humanité en général, donc on avait un sentiment d'avoir une responsabilité vis à vis de distribuer les connaissances que nous avions. Donc c'était un état d'esprit. J'avais pris la décision d'être instituteur, de devenir instituteur, j'étais à cette époque là au lycée Lamoricière, à Oran, et j'ai choisi de passer le concours pour l'Ecole Normale. J'ai vraiment eu la chance d'être envoyé à l'Ecole Normale de Bouzaréah. Et à l'Ecole Normale de Bouzaréah le but était effectivement de faire pénétrer l'éducation française et l'esprit civilisationnel de la France dans les milieux ruraux éloignés, qu'on appelait le bled. On était formés dans le but d'aller dans les petits villages et enseigner la France.

Narration :

L'Ecole Normale de Bouzaréah est une institution. Elle a formé entre 1865, date de sa création sous Napoleon III, et 1962, plus de quatre mille maîtres de l'enseignement public.

Dès 1920, l'école s'ouvre aux étudiants indigènes. Elle devient un véritable creuset. La fusion entre l'esprit laïque de l'éducation française et l'idéal d'une égalité pour tous s'impose.

La figure emblématique de ces jeunes instituteurs est l'écrivain Mouloud Ferraoun. Il réveille les consciences par ses écrits. Sa liberté de parole lui coûtera la vie. Il sera assassiné par l'OAS, quelques jours avant la fin de la guerre d'Algérie.

Malika Rahal :

Alors ce qui est intéressant avec ces instituteurs c'est qu'ils ont en même temps un engagement qui est un engagement politique, ils s'inscrivent dans la continuité du mouvement jeune algérien, qui est un mouvement qui se crée au début du siècle, et ils s'y intègrent avec une revendication très très forte d'égalité c'est à dire qu'ils sont acculturés aux valeurs de la République, ils sont acculturés à la langue française qu'ils maîtrisent parfaitement et leur revendication politique est une revendication d'égalité pour la population indigène de l'Algérie. Cette revendication d'égalité très forte elle est extrêmement subversive pour l'époque et d'ailleurs, ils encourrent une hostilité très très grande de la part des représentants politiques de la population française d'Algérie.

Narration :

Parmi les élèves qui viennent nourrir, au côté de Mouloud Ferraoun, ce courant de pensée, Cheikh Djazzouli et Cheikh Maadi militent pour l'égalité.

Khadidja Mahdi, fille de Cheikh Mahdi :

Mon père qui a fait l'Ecole Normale de Bouzaréah, et qui est entré la première année où elle a été ouverte à ceux qu'on appelait les indigènes, a fini cette Ecole Normale à l'âge de 18 ans, et il est devenu instituteur, c'était vraiment l'instituteur laïque francophone typique de ce que j'aurai pu lire dans les livres français et qui faisait partie d'une génération qui voulait à tout prix rendre cette dignité. Ils ont essayé d'éveiller les consciences et la lutte qu'il fallait mener contre le système colonial.

Malika Rahal :

En étudiant dans l'école française, il y a, pour ces instituteurs issus de la population colonisée, il y a une familiarisation très grande avec la France, avec sa géographie, avec ses valeurs et en même temps, une sorte d'étrangement par rapport à l'Algérie, l'Algérie est rendue étrangère, l'arabe lorsqu'il est enseigné par exemple à l'école est toujours enseigné comme une langue étrangère.

Zohra Djazouli, fille de Cheikh Djazouli :

Je suis Algérienne, je suis née en Algérie. J'ai eu la chance d'aller à l'école, jamais on ne m'a enseigné la géographie de l'Algérie. On dessinait la carte de France, il fallait connaître le nom de chaque fleuve. Mon propre pays je ne le connaissais pas.

Narration :

Zohra est la fille de Cheikh Djazouli qui, à l'époque, participe activement au mouvement des jeunes instituteurs algériens prêts à tout pour défendre leurs valeurs et leur identité algérienne.

Zohra Djazouli :

Celle là elle est belle... C'est bien lui, entre 85 et 90 ans. Ceux qui sont sur cette photo ont dû venir d'un peu partout quoi. Ce sont des algériens qui se donnent le mot, qui se déplacent pour prendre le train, aller à Alger, et assister à une conférence et revenir dans la journée.

Malika Rahal :

Ces instituteurs ont un organe qui est la « Voix des Humbles », qui est le journal qui est créé en 1922, qui se tire à à peu près 3 000 exemplaires et qui est vraiment l'organe des instituteurs indigènes, selon l'expression de l'époque, qui se diffuse auprès de l'ensemble de ces instituteurs et plus largement auprès de ceux qui ont été à l'école française, et qui s'intéressent à cette question de l'égalité. Alors dans ce courant jeune algérien, le grand moment de bouillonnement si vous voulez, le moment où les choses se condensent si vous voulez, c'est 1936, parce que l'élection du Front Populaire crée l'espoir d'une réforme qui va donner les droits de citoyens aux indigènes et l'autre forme de cristallisation de cette année 1936, c'est la création du congrès musulman qui est le premier grand congrès anti colonialiste parce qu'il rejette la colonisation et néanmoins, il rejette la colonisation tout en restant dans la République Française.

Narration :

Durant ses trois années à l'Ecole Normale de Bouzaréah, Daniel l'enfant attiré par la vie algérienne, l'adolescent influencé par les courants pacifistes et humanistes, devient un jeune adulte engagé. C'est dans « L'homme révolté », le livre de Camus, qu'il va puiser les idées qui nourriront son engagement, au delà des limites que le philosophe n'avait pas voulu franchir. Il s'éloigne des étudiants européens pour prendre part au débat autour de la situation politique et sociale. Parmi ses amis proches, il y a Hamda, le fils de Cheikh Djazouli, et Abdallah son frère de lutte du FLN, qu'il retrouve après de longues années d'éloignement.

Abdallah Mihoubi, compagnon de lutte de Daniel :

A l'issue de la troisième année, apparaît une liste des postes à pourvoir. Et suivant le classement, on choisissait le lieu où on voulait aller. Et Daniel a choisi Orléansville. Ayant choisi Orléansville avec le fils Djazouli, normalien, le fils Djazouli normalien l'a présenté à son père, ancien normalien qui était instituteur à Orléansville.

Khadidja Mahdi :

Nous étions deux familles, les Mahdi et les Djazouli qui étaient tout le temps ensemble et donc Daniel est venu à la maison avec le jeune Djazouli et il s'était parfaitement intégré dans la famille. C'était un beau jeune homme aux yeux bleus, j'avais beaucoup d'admiration pour lui, et il se comportait avec nous d'une manière je dirais entre guillemet, d'une manière tout à fait normale, c'est à dire qu'il avait avec nous un rapport d'égalité. A ses yeux, nous étions des citoyens à part entière.

Zohra Djazouli :

Les Européens et les Arabes , comme on nous appelait, on était traité de melons, d'arabes, de trente figuiers, d'indigènes, voilà, toutes sortes de sobriquets. On se côtoyait, on pouvait être voisins mais attention, c'était chacun chez soit, c'était une sorte d'apartheid bizarre. Donc un Européen, prénommé Daniel, qui est là, qui est avec nous, c'était exceptionnel.

Narration :

Chez les Djazouli, Daniel trouve une famille. Dans les mois précédents, Orléansville a subi un fort tremblement de terre. Daniel et ses amis instituteurs s'installent dans une petite baraque, ils jouent aux cartes, ils écoutent de la musique.

Cheikh Djazouli et Cheikh Mahdi, les deux enseignants expérimentés, sont leurs mentors. Tous deux sont des révolutionnaires, l'un est un penseur intègre, et l'autre un homme d'action.

Les repas dans les familles algériennes rappelleront toujours à Daniel le jour où il est devenu Ali. Ce matin-là, la maison était en effervescence, un repas de fête, un couscous se préparait en l'honneur de celui que l'on appelait encore Daniel.

Cheikh Djazouli et Cheikh Mahdi avaient décidé d'adopter Daniel dans leur famille algérienne mais aussi de l'engager dans la lutte de libération du peuple algérien. Ce jour-là, Daniel devint Ali.

Malika Rahal :

Alors le début de la guerre c'est le 1^{er} novembre 1954, quand le Front de Libération Nationale lance une série coordonnée d'attentats. Et c'est le début pour le FLN d'un moment d'affirmation c'est à dire que le FLN est une toute petite organisation et dans les premiers mois de la guerre, un des enjeux c'est de gagner la population indigène, de gagner la population musulmane. Dans ce contexte de ralliement progressif au FLN, les instituteurs jouent un rôle très particulier, ils sont visés à la fois par les uns et par les autres parce que pour les autorités coloniales, ils devraient jouer un rôle de vecteur, d'affirmation de la puissance coloniale, de l'autre côté, leur acquisition des valeurs d'égalité, leur rejet de la colonisation qui date maintenant de plusieurs décennies, les poussent vraiment à être très nettement anticolonialistes et donc à s'interroger sur la possibilité d'un ralliement avec le FLN parce que le FLN apporte un certain nombre de réponses, un certain nombre de possibilités de mettre fin à la colonisation, d'aller vers l'indépendance.

Khadidja Mahdi :

Le soulèvement a commencé le 1^{er} novembre 1954 et je crois que quelques mois après mon père a été contacté par le FLN pour former le réseau El Asnam – Orléansville, qui est aujourd'hui le Chlef, et donc il a formé ce réseau, il l'a développé pendant 2 ans, jusqu'en 1956 et personne n'aurait jamais pu imaginer que Monsieur Mahdi, cet instituteur tellement acquis aux idées de la République, pouvait avoir une attitude différente de celle qu'on voulait qu'il ait.

Narration :

Pour Ali, la tâche est plus facile. Ses déplacements n'éveillent pas l'attention. Alors, il entre progressivement dans l'action, au service de la cellule FLN d'Orléansville. En septembre 1956, il prend son poste à Molière, dans les monts de l'Ouarsenis. Il fait de fréquents allers retours en autobus, pour faire la jonction entre la montagne et la ville et passer des messages au maquis.

Djilali Benali :

Tu étais mon instituteur, je vais te dire ça...

Daniel :

En quelle année ?

Djilali Benali :

Attends attends, en 56, année scolaire 56-57, Monsieur Vérin. J'étais en cours élémentaire A. Tu te souviens, mon oncle il était directeur de l'école de Molière. Il venait d'arriver d'Orléansville et je t'ai vu descendre de la voiture et j'ai un souvenir précis de ce jour là. Je vais te dire pourquoi ? Parce que enfin mon instituteur était arrivé. Pourquoi tu es venu à Molière ? Comment se fait il que tu sois venu à Molière ?

Daniel :

Parce que voilà, étant adopté par la famille Djazouli, Djazouli m'a dit que c'était un ensemble, une nébuleuse, j'ai été adopté par eux, de fil en aiguille, ils m'ont induit dans la révolution et ensuite Cheikh m'a demandé de prendre poste à Molière, alors j'ai manifesté ma décision d'aller à Molière au lieu d'aller n'importe où. Et alors le but c'était que je sois agent de liaison entre Molière, donc le maquis, et Orléansville.

Et quand ils m'ont appelé, ils m'ont sorti de la classe, j'ai mis un élève, un des grands pour surveiller et on est allés à pied, de l'école jusqu'à la gendarmerie à l'entrée du village. Alors il m'a dit « Monsieur Vérin, vous faites un pas à droite, un pas à gauche, on vous descend ». J'étais en danger et je mettais les autres en danger. Et quelques semaines après, Cheikh Benali m'a dit « bon, prends tes affaires, vas t'en ». Et je suis allé me réfugier dans la famille Mihoubi, le père d'Abdallah et de Ahmed qui était employé à la sous-préfecture et qui me donnait des faux papiers français, alors c'est comme ça que je suis parti à la frontière Ouest.

Malika Rahal :

L'organisation du FLN s'accroît donc au fil de la guerre et une étape importante c'est ce Congrès de la Soummam de l'été 1956 durant lequel le FLN se dote d'une structure et de textes politiques très importants. Ça veut dire aussi que du point de vue de l'organisation du FLN il y a un changement considérable : Alger n'est plus un sanctuaire, les dirigeants doivent partir, le FLN est désormais entièrement dirigé depuis Tunis, depuis le Caire et c'est pour ça qu'on a cette noria permanente de militants ou de combattant de la LN qui quittent l'Algérie pour essayer de rejoindre la Tunisie ou qui sortent par le Maroc pour tenter de ramener de l'armement, des consignes, de l'information pour continuer à mener la guerre sur le territoire alors même que la direction du FLN est située à l'extérieur.

Narration :

Devenu insoumis, il est recherché par la gendarmerie française. Muni de faux papier et d'un laissez-passer FLN, Ali-Daniel entre dans la vie clandestine. Il entame un long périple autour de la Méditerranée. Il part pour Alger, puis se rend à Tunis. Désormais en fuite, il s'en remet aux contacts des militants du FLN, ses frères de lutte.

Daniel :

J'arrive à Tunis, un petit bureau du FLN. Un des gars m'a demandé « bon voilà, c'est bien gentil, est-ce que tu es prêt à aller tuer quelqu'un à Constantine ? » Alors moi j'ai dit non, moi je ne veux pas faire ça. Ils m'ont donc donné un laissez-passer pour que j'aille de Tunis à Tanger et c'était à moi de décider comment y aller. De Tunis j'allais en bateau à Palerme, Palerme Naples, Naples Rome, Rome Madrid, Madrid Ceuta, Ceuta Tanger. Alors là à Tanger, j'arrive et je me mets en contact avec le gars du FLN de Tanger...

Abdallah Mihoubi :

Et un jour je reçois un télégramme, de Tanger. C'est Daniel qui m'envoie un télégramme et qui me dit je veux rejoindre le maquis. Moi, j'ai présenté le télégramme à l'organisation, ils m'ont dit tu peux le faire venir. Il est venu, donc c'est à ce moment là qu'il est chez moi, à Oujda. Avant d'aller au maquis, n'importe qui ne pouvait pas aller au maquis. Ils lui ont donné un syndicat d'initiatives, il avait comme rôle de jouer l'espion. Il est venu me voir il m'a dit « ce profil ne me convient pas. De quoi on a besoin ? » Il dit qu'on a besoin de quelqu'un dans les télécommunications. Qu'est ce qu'il fait ? Il a signé le contrat avec l'enseignement, il a enseigné à des élèves d'Oujda et avec le pécule il a acheté tous les appareils pour faire une formation dans les télécommunications. Et alors il était dans la chambre de mon père et de ma mère, il y avait tous les appareils, il a fait une révision de maths rapide et il s'est préparé à cette fonction. Quand il a terminé, il a dit voilà je suis prêt, je veux rentrer. Moi, j'annonçais un footballeur, comme quelqu'un qui veut jouer en premier. Il faisait tout pour rejoindre le maquis. Nuit et jour il apprenait des choses dans l'électronique pour qu'il puisse être accepté dans l'équipe, qui plus tard allait devenir le MALG.

Narration :

Le MALG, c'est le Ministère de l'Armement et des Liaisons Générales du gouvernement provisoire algérien. A sa tête, Boussouf, génie de l'organisation, transforme l'ALN, l'Armée de Libération Nationale, en une armée moderne. Un corps de jeunes étudiants est formé en un temps record pour exploiter les renseignements stratégiques. L'utilisation de la radio change la donne pour les maquis. Au Maroc, Ali Daniel décide de tout faire pour rejoindre l'ALN.

Daniel :

Alors moi je demandais toujours et ça m'empoisonnait de ne pas être accepté. J'ai dit à mon chef de cellule : « si ça continue comme ça, je vais faire la grève de la faim ». Il m'a dit ça c'est une activité antirévolutionnaire, faut pas faire ça, c'est pas quelque chose qu'il faut faire, ne le fais pas ». J'ai dit « je vais le faire ». Je buvais, mais je ne mangeais pas pendant un peu moins d'une semaine et à la fin de la semaine, le chef de cellule est venu me voir et m'a dit on t'a accepté.

Abdallah Mihoubi :

Dans le MALG, il ne chôrait pas parce que dans le maquis, il y avait des appareils qui étaient en panne alors on les lui apportait et c'est lui qui les réparait. Il fallait qu'il les répare vite parce qu'il n'y avait pas un magasin où on pouvait en acheter d'autres !

Narration :

Ali Daniel peut enfin s'impliquer dans l'action. Il trouve le moyen de prouver sa motivation en jouant un rôle effectif et nécessaire dans la guerre de libération.

Daniel :

Je suis devenu technicien à la radio de l'Algérie et mon travail c'était de préparer l'émetteur.

Abdallah Mihoubi :

Ce que nous faisons c'était remonter le moral des algériens et combattre l'action psychologique de l'armée française. C'était comme une espèce de bataille des ondes. C'était un travail qui était fait en clandestinité, notre travail atteignait toute l'Algérie entière mais on ne nous connaissait pas, les gens nous appelaient les hommes de l'ombre.

Malika Rahal :

Le FLN s'affirme de plus en plus comme un état algérien avec la création du gouvernement provisoire de la république algérienne, le GPRA, qui se veut l'interlocuteur des autorités françaises dans les négociations. Négociations qui sont d'abord secrètes, qui deviennent de plus en plus structurées et qui mènent progressivement aux deux rencontres d'Evian, en 1961 et ensuite en mars 1962. C'est cette conférence d'Evian de mars 1962 qui aboutit à l'accord de cessez le feu du 19 mars. Un accord dont on aurait pu penser qu'il met fin à la guerre, en fait il ouvre une période qui est vraiment une période extrêmement complexe, de grande incertitude et de grande violence avec l'affirmation sur la scène algérienne de l'Organisation Armée Secrète, l'OAS, qui a pour objectif, dans un premier temps, de convaincre les autorités françaises de ne pas aller à la négociation, refuser de négocier avec les indépendantistes du FLN, et qui progressivement évolue vers une politique de la terre brûlée. Alors cette politique de l'OAS de la terre brûlée elle vise précisément tous ceux qui cherchent à maintenir un lien entre les populations françaises et algériennes et parmi ces gens qui font le lien, il y a évidemment les instituteurs, il y a également les travailleurs sociaux, et le moment vraiment symbolique de ça, c'est le 15 mars 1962, l'attentat contre un groupe d'instituteurs qui sont en train de créer des structures sociales à destination de la population algérienne, dans ce groupe de gens qui sont assassinés par l'OAS, on a Mouloud Feraoun et Max Marchand qui sont vraiment les symboles du contact entre français et algériens, tournés vers la population algérienne et assassinés par l'OAS.

Narration :

Ali Daniel a abandonné son travail d'instituteur pour devenir technicien radio dans les rangs du MALG. A la même époque, d'autres enseignants prennent la relève de son combat pour l'éducation des campagnes. Sa sœur Hélène fait partie de ceux là et enseigne dans le petit village de Kristel, tout près d'Oran.

Hélène Vérin :

L'OAS a interdit aux instituteurs de rester dans les villages algériens, donc il fallait partir. Il ne fallait plus qu'il y ait de mélange de populations. Le principe de l'OAS c'était couper les populations, les séparer. Le seul fait de rester au village, on était en danger. On était menacés par l'OAS parce qu'on faisait ce qu'ils disaient qu'il ne fallait pas faire. Mais un jour, je me suis trouvée dans un guet apens, parce qu'ils savaient que je montais au village européen et parce qu'en fait j'avais une appendicite et j'allais voir le

toubib et ils ont su que je montais et donc ils ont essayé de nous descendre. Mais on est arrivé à se sauver dans la montagne. Et donc on n'a pas été descendus.

Malika Rahal :

Donc l'indépendance de l'Algérie est célébrée officiellement le 5 juillet 1962 avec un déferlement populaire, vraiment difficile à imaginer et qui a marqué tous ceux qui l'ont vécu directement. En même temps, pour l'Algérie, c'est le début d'une période complexe, c'est le début de ce qu'on a appelé l'été 1962, qui est pratiquement une guerre civile pour le pouvoir, entre dirigeants du FLN, avec d'un côté le GPRA qui est le tenant de la légitimité du FLN et de l'autre, l'Armée des Frontières dirigée par Boumédiène, qui parvient à faire arriver Ben Bella au pouvoir contre cette légitimité du gouvernement provisoire. Le début de ce gouvernement de Ben Bella c'est un moment d'immense enthousiasme où l'Algérie est vraiment la vitrine du tiers monde, commence déjà à être la Mecque des révolutionnaires, avec énormément de gens qui viennent en Algérie pour faire l'expérience de ce moment incroyable du début de l'indépendance d'un pays.

Narration :

C'est le temps des liesses populaires et des fêtes de l'indépendance. Le pays est à reconstruire. Une vie nouvelle est à inventer. Mais Ali, toujours militaire, est trop occupé pour y participer.

Daniel :

Mon patron, le commandant, que j'avais à la radio à Nador était devenu un directeur de la radiodiffusion télévision algérienne. Mon travail c'était de remettre en place, de réparer les équipements de télévision qui avaient été endommagés par l'OAS.

Narration :

Peu à peu, la vie se normalise. Ali Daniel envisage une existence sereine dans son pays enfin délivré du joug colonial. Mais ses supérieurs ont besoin d'ingénieurs de haut niveau. Et pour qu'il participe à la construction de cette Algérie nouvelle, ils lui demandent de partir étudier aux Etats Unis. Il obéit.

Ali Daniel a 29 ans. Après des années austères passées dans l'armée, il découvre la liberté aux Etats Unis. Le gouvernement lui accorde une bourse qui lui permet de vivre chichement. L'Algérie lui manque, mais ses études le passionnent.

Daniel :

Ma responsabilité c'était d'étudier et de retourner en Algérie pour travailler certainement dans l'armée.

Narration :

Au bout de trois ans, en 1965, il obtient son diplôme d'électronique et se tient prêt à retourner en Algérie. Mais l'ambassade algérienne lui refuse son passeport.

Daniel !

En 65, l'ambassade algérienne de Washington demande que les étudiants rendent leurs passeports pour qu'ils soient renouvelés. Alors moi, je rends mon passeport, avec les papiers nécessaires, des photos, les paiements, etc....

Malika Rahal :

Donc 1965, c'est le coup d'état du colonel Boumédiène et son arrivée au pouvoir le 19 juin, donc on a vraiment un moment de durcissement du régime et en même temps un recroquevillement de l'identité nationale sur cette identité arabo-musulmane et donc d'une certaine façon on va expulser ces algériens d'origine française avec lesquels on a toujours été en quelque sorte encombrés.

Daniel :

De toute évidence, ils avaient des ordres de ne pas me donner le passeport. Alors moi je me suis trouvé comme un sans passeport algérien, sans passeport français et donc immigrant illégal en Amérique.

Narration :

Pendant 40 ans, chaque année il demande son passeport pour retourner au pays. Mais les silences obstinés de l'Ambassade le cantonnent dans son exil... Il passera toute une vie à attendre la reconnaissance de sa nationalité algérienne.

Patty Vérin, épouse de Daniel :

Essentially, he was a stateless person, which made him nobody really and I didn't understand the depth of that, I think he was denying a home sickness, denying being part of that very friendly open warm group and I was seeing him is so well adapted, I was not seeing the pain we was feeling about his passport and the whole lack of contact with Algerian people.

En fait il était apatride, ce qui faisait de lui une personne qui n'existait pas vraiment. Moi je ne comprenais pas, je n'avais pas compris comment cela pouvait le toucher si profondément, je crois qu'il niait le mal du pays, il niait le fait qu'il appartenait à ce groupe si chaleureux. J'avais l'impression qu'il s'était si bien intégré, je n'ai pas vu la douleur qu'il ressentait, cette douleur énorme au sujet de son passeport et surtout le manque total de contact avec le peuple algérien.

Narration :

Daniel, le jeune instituteur de l'Ouarsenis, celui qui s'est construit Ali, combattant engagé dans l'armée de libération nationale, devient Dan, l'apatride. Il se retrouve projeté dans le flot des travailleurs acharnés de Manhattan. La France le recherche encore, l'Algérie ne veut plus qu'il revienne. L'Amérique généreuse finalement l'accepte tel qu'il est. Il parvient à s'établir, à fonder une famille et au bout de 8 ans, il obtient la nationalité américaine.

Dans le destin d'Ali Daniel, s'incarnent les grands thèmes de l'œuvre de Camus, ceux d'une époque où lentement bascule l'hégémonie occidentale. Les choix de Daniel ne furent pas des décisions franches et délibérées, mais plutôt des comportements auxquels, selon une sorte d'inévitable penchant, il s'abandonnait puis persévérerait.

Il ne revendique rien d'héroïque dans sa posture, rien de singulier dans son parcours. Seulement une révolte devant l'injustice.

Patty Vérin :

Dan has very deep feelings about Algeria and Algerian people, I mean he's in contact with them by phone all the time. He has an Arabic name, Ali.

Dan a vraiment des sentiments très forts envers l'Algérie et les algériens. Il passe beaucoup de temps au téléphone avec ses amis. D'ailleurs, il a un prénom arabe, Ali.

Narration :

A New York, où toutes les différences sont admises, Ali a conservé le lien avec le pays de son cœur. Il s'est fait de nouveaux amis parmi la diaspora algérienne. Tous connaissent son histoire, comment il s'est engagé, comment le pouvoir algérien l'a oublié et comment il en est arrivé là. Ils parlent du passé et du futur de leur terre natale. Avec d'autres experts de la diaspora, il anime un projet dédié à la recherche scientifique en Algérie.

Ami :

Ton aventure, je veux dire ta vie, elle est passionnante... insolite, pourquoi ? Parce que quoi que tu aies appartenu au cadre, tu ne cadrais pas bien. Et passionnante, la façon dont tu l'as vécu...

Daniel :

J'étais profondément intégré à la terre algérienne, au peuple algérien, depuis ma naissance, bien que très très français. Mais, fortement ancré dans l'Algérie.

Malika Rahal :

C'est pour ça que le parcours de Daniel Ali me paraît aussi important, parce qu'en fait à différents titres et à différents moments, il est dans une sorte de marginalité et de malaise. Il n'est pas tout à fait à son aise et il n'est pas forcément accepté très facilement lorsqu'il essaye de rallier le FLN. Moi je trouve que cette inversion de la grève de la faim est un moment tout à fait étonnant et en même temps il n'est pas légitime parce qu'il a ce souci de ne pas commettre l'attentat donc il a cette réticence par rapport au fait de commettre lui-même un assassinat politique et en même temps je trouve qu'il révèle énormément de choses, de ce qu'est l'histoire de la construction de l'identité algérienne contre le colonialisme et dans les années qui ont suivi l'indépendance.

Narration :

L'histoire a fait d'Ali Daniel un héros modeste comme ceux qu'affectionnait Albert Camus. Son attachement à l'Algérie l'a conduit à être finalement éternellement étranger aux siens.

Au soir de sa vie, Daniel ne regrette rien. Les soubresauts de l'histoire algérienne l'ont longtemps tenu éloigné de son pays, mais aujourd'hui l'Algérie l'a officiellement accepté comme l'un des siens.

« Si le révolté ne choisit pas, il choisit le silence et l'esclavage d'autrui » Albert Camus.

Générique fin.